

ANATOMIE

DE

L'ÉPREUVE

J'ai longtemps cru qu'avec les années je gagnerai en résistance et m'endurcirai. J'espérai, adulte, devenir insensible aux blessures. Mais, au contraire de se fortifier, l'armure n'a eu de cesse de se défaire et tomber en lambeaux. Loin de se régénérer, elle disparaît et je constate combien aujourd'hui je suis devenu beaucoup plus vulnérable qu'il y a vingt ans.

Rester humain signifie-t-il donc ne plus se protéger ?

Mais quelle Amazonie refuserait de se défendre contre l'aveuglement de telle déforestation, quelle Palestine contre l'extrémisme de telle politique israélienne, quelle Ukraine contre l'agression de telle Russie ? Et d'abord, que protégeait-elle si âprement cette

ARMURE ?

Que cherchait-elle à préserver d'à ce point vulnérable ? Quelle partie de mon être, sinon les meurtrissures de mon ego et sa peur de réaliser que son « je » n'était pas ce qu'il aurait voulu être ? En ce cas, si ne pas se défendre est une aberration politico-militaire, sur le plan intime cela pourrait s'entendre comme une invitation à ne plus se prétendre propriétaire de soi-même.

Chevaliers, samourais et amazones le savaient bien : nul ne devient preux sans la traversée de l'épreuve et la condition première pour une telle traversée est le délestage de l'ego.

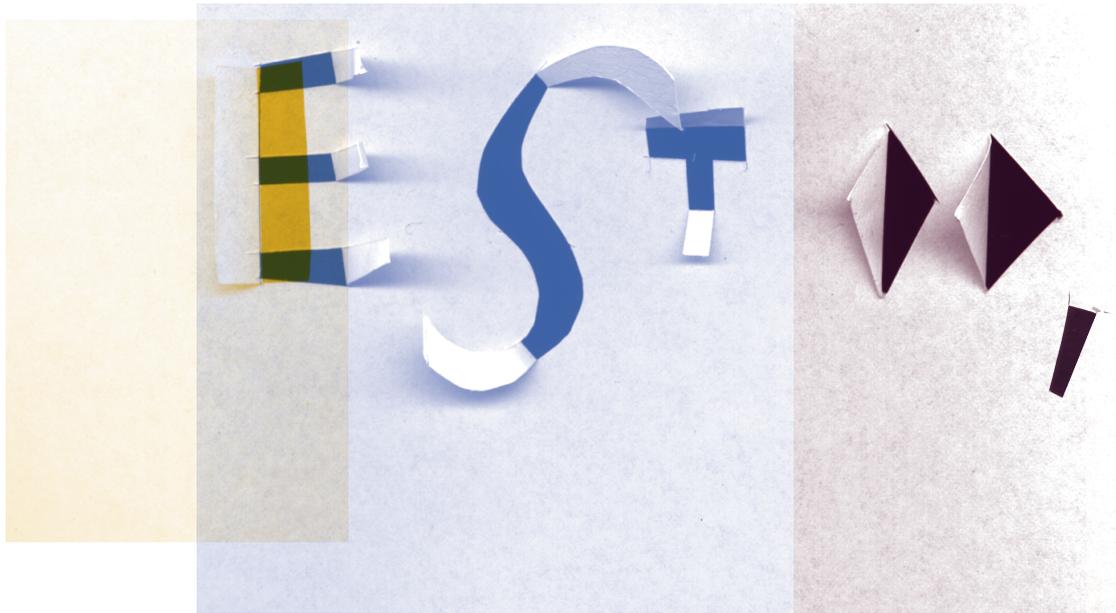
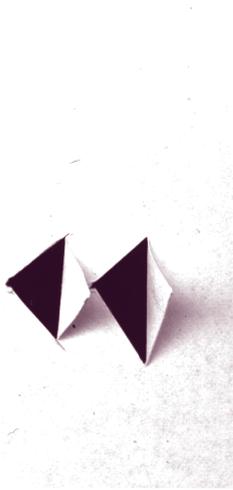
Mais quelle est donc cette épreuve ?

Quelle est la mienne ?

Celle de mon époque ?

Et avant tout, qu'est-ce qu'une épreuve ?

« Malheur qui éprouve notre courage » selon le Robert, l'épreuve se présente sous des formes différentes : maladie dont on ne parvient à se remettre qu'après un rude combat. Chagrin d'amour qui nous fait entrevoir le plus sombre bas-fond et nous rend fou de douleur. Perte d'un être cher et le deuil qui s'impose. Humiliation, agression, viol, dont on ne se remet qu'au prix d'une terrible introspection. Paradoxe du rescapé condamné à accepter dans la honte et la culpabilité d'avoir été épargné, quand celui qui se tenait à ses côtés est mort. Elle peut aussi naître de rien quand elle se fait mélancolie, dépression, *burnout*, affliction, apathie. Il y a aussi l'épreuve du criminel à jamais banni malgré les multiples peines purgées, épreuve d'autant plus douloureuse qu'elle ne provoque aucune pitié chez les autres. Épreuve identique pour celui qui est désigné bouc émissaire, fautif sacrifié à l'autel de nos malheurs, sans oublier celui qui est accusé à tort sans moyen de se défendre ni celui à qui n'est jamais rendue la justice des crimes dont il est la victime. Quelle qu'elle soit, l'épreuve n'est jamais romantique et si elle peut paraître romanesque à qui ne la subit pas, – sujet pour un bon film – pour celui à qui elle incombe elle est effroyable. Jamais désirée, souvent détestée, l'épreuve est rejetée, l'esprit la refuse jusqu'à ce que, sans autre choix, acceptant que



il se soumet à la traversée.

Se peut-il alors, aussi insupportable cette idée puisse-t-elle être, que l'épreuve soit une forme décalée de

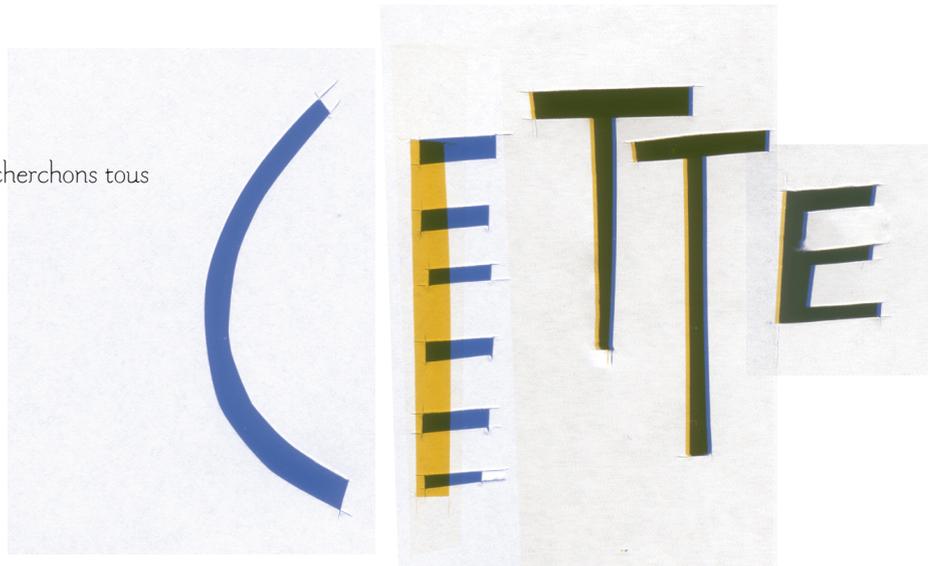


Décalée car son présent se révèle parfois des années plus tard ? « Le covid a été un moment où je me suis mise à penser à moi alors j'ai tout quitté et j'ai commencé la vie que je voulais avoir mais que je n'osais pas m'avouer » déclarait dans le journal une femme. Se peut-il que l'épreuve soit, parfois, dans toute sa violence, une forme voilée de l'ange ? L'ange arrêta Abraham et lui dit « ne fais aucun mal à l'enfant ». Ainsi de cette femme, le covid l'arrêta et lui dit « cesse de perdre ton temps et vis la vie qui est la tienne ». Cela expliquerait la nécessaire absence d'armure. Ne plus se protéger pour être transformé.



pour entendre la voix de l'ange. Cela exige volonté et courage, une abnégation et une endurance que peu de choses nous encourage à avoir. Si la quête invite à sortir de sa maison pour découvrir le monde et l'odyssée à tenter de rentrer chez soi, l'épreuve serait alors une quête et une odyssée tout à la fois, à l'image du prince Ahmed des contes des *Mille et Une Nuits* qui, ne parvenant pas à retrouver la flèche qu'il a tirée, est entraîné de plus en plus loin pour aboutir en un désert aride où vit la plus secrète des fées.

Nous cherchons tous



la fée insouciance. Qu'importe richesse, avoir, célébrité, reconnaissance, quand cette petite fée, espiègle et joyeuse se détourne de nous. Nous la cherchons et la désirons ardemment. Chacun de nous l'espère et chacun pourtant se confronte à cette contradiction qui veut que les moyens mis en place pour parvenir à cette vie belle et bonne mènent très souvent à l'effet inverse. Pour ma part, il m'est difficile de savoir ce qui, du contexte, d'une époque, des autres ou de ma propre responsabilité, engendre un tel paradoxe.

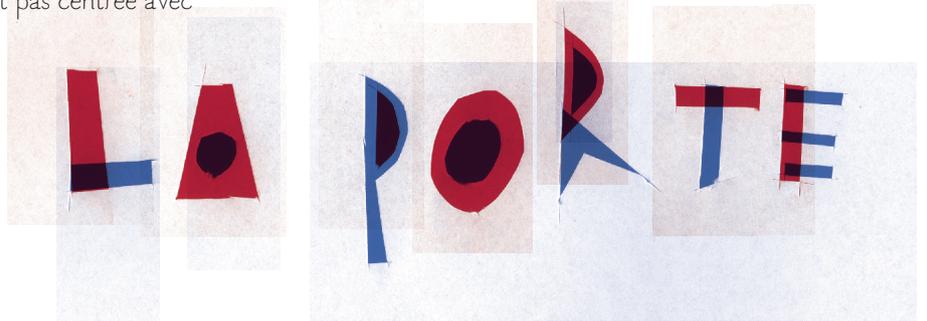
Plus je recherche cette fée, plus je la perds, comme si, embourbé dans un marécage de causes, j'ai le sentiment de ne plus tout à fait savoir qui je suis, ni ce que je veux, ni ce qui me fait mal, ni pourquoi je fais mal aux autres.

« Mais Wajdi,



me disent certains comme si je refusais de grandir, comme si refuser que la vie soit labeur et esclavage était une preuve d'immaturation, comme si la lucidité consistait

à ne plus croire au bonheur et à voir les choses en face. Je ne rejette pas ce point de vue, mais il se trouve que la rosace de la façade de la cathédrale Saint-Étienne à Toulouse n'est pas centrée avec



située en dessous d'elle, ce qui en fait une aberration architecturale – toutes les rosaces de toutes les cathédrales sont centrées avec leur porte – et pourtant, pour qui l'observe, la stupéfaction est entière devant tant d'élégance. S'il en va ainsi pour la cathédrale Saint-Étienne, je peux donc choisir d'écrire de manière décentrée et voir les choses non pas en face mais de biais. Chacun va vers lui-même comme il peut mais il est difficile d'accepter que seule la traversée de l'épreuve y conduise.

Mais encore une fois quelle est donc l'épreuve ?
Comment la nommer ?

Les RER de la ligne A en provenance de Boissy-Saint-Léger et en direction de Saint-Germain-en-Laye ont pour noms

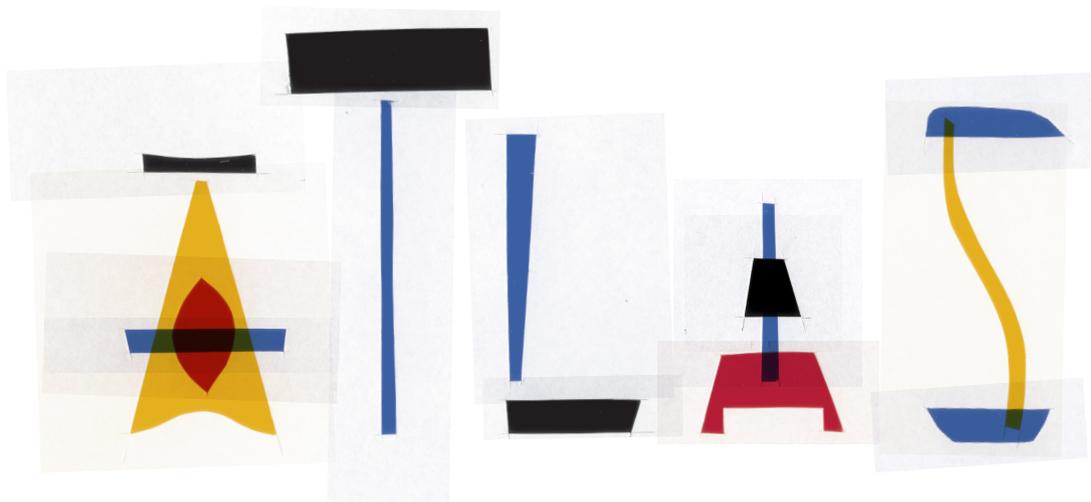


Ils me conduisent quotidiennement vers la station Nation où une première correspondance avec la ligne 2 en direction de Porte Dauphine me permet de rejoindre la station Père-Lachaise avant d'en faire une seconde vers Gallieni sur la ligne 3 et atteindre la station Gambetta, ma destination finale. Dans le courant d'air des corridors, la cohorte des humains avance au pas des heures de pointe. Chacun sa musique, chacun sa solitude, hameçonné aux lignes des transports en commun. « Nation, Nation ! » annonce avec ironie la voix robotisée et le RER déverse son lot de voyageurs. Et si tous savent qu'ils se trouvent quelque part dans les méandres de la station Nation, il est probable qu'aucun ne s'arrête au nom de ladite station pour prendre conscience de ce que ce nom revêt.

« Nation, Nation ! » et ce que ce fut que de la fonder, cette nation!
« Père-Lachaise, Père-Lachaise ! » et les morts qui y reposent!
« Gambetta, Gambetta ! » et le courage pour restaurer la République!

Mais depuis sept ans que cela dure, voilà que sous ces noms, à force, j'ai perçu la présence tellurique d'une divinité monstrueuse dont nous n'avons plus conscience mais dont nous sommes les plus fidèles servants, les esclaves les plus soumis. Quelle était-elle ? J'avais la conviction profonde de la connaître mais je ne parvenais pas à la deviner. J'avais son nom au bout de la langue mais elle m'échappait. Dès lors, je n'ai eu de cesse de la traquer. Elle était pourtant là, divinité odieuse embusquée dans chaque visage, dans chaque corps, dans chaque voyageur pris au piège du quotidien, cathédrale d'autant plus mystérieuse et bouleversante que la rosace de nos désirs est souvent décalée avec la porte de nos réalités.

Cette divinité effroyable, j'ai fini par la débusquer un matin quelque part entre La Varenne-Chennevières et Vincennes dans le RER portant le nom de Zeus. Fermant les yeux et retournant pour la énième fois dans cet interstice entre sommeil et éveil, je suis tout à coup sorti de mon corps, décorporation à deux sous, pour être scotché au plafond du wagon. Là, hors de moi-même, presque hilare, j'ai observé les voyageurs installés. Ça ne m'a pas sauté aux yeux tout de suite. Puis, soudain, j'ai vu ! J'ai vu sur les épaules de chacun le poids écrasant du monde. J'ai vu l'immense effort, nos vies laborieuses, j'ai vu la peur, la fatigue, la lassitude, la hâte des vacances, l'absence de désirs, j'ai vu chacun, porter et supporter son monde, faire en sorte que ça ne s'effondre pas, colonnes fissurées, lacérées sous le poids qui lui incombait. Poids intimes, poids personnels et collectifs. J'ai vu les poids anciens, ceux dont chacun avait conscience comme ceux dont il n'avait pas conscience, ceux qu'on lui avait transmis et ceux qu'il allait transmettre à son tour. Une pitié immense s'est emparée de moi. Des Atlas ! Des Atlas ! C'était cela ! Cette divinité dont je cherchais le nom et dont nous sommes les descendants, n'était autre que



condamné par Zeus à porter éternellement sur ses épaules la voûte céleste.
Atlas ! L'esclave du poids incommensurable du monde. Nous sommes des Atlas
et sur nos épaules

LE POIDS

du monde. Poids des jours et poids de notre culpabilité – dès lors que, pour un pipi il faut neuf litres à la mécanique de nos chasses d'eau. Poids de l'intime et de l'actualité, poids du bruissement du monde, déchèterie des réseaux, sociaux ou autres ! Il faut sauver la planète ! Quel poids ! Nous qui avons tant pollué, tant asservi la Terre des siècles durant pour parvenir à nos richesses, voilà qu'aux continents désireux de la même opulence, cultures ancestrales si éloignées des nôtres que nous avons humiliées sous la puissance de la rationalité européenne, voilà qu'à eux nous hurlons « Dérèglement climatique ! » Après des siècles de colonisations, de guerres, d'invasions, d'expropriations et de massacres, nous proclamons avec une grossièreté éhontée « Nous allons disparaître sous l'afflux des Noirs, des Arabes et des Musulmans ! » Comment porter le poids de ces insipidités proférées chaque jour dans les médias les plus regardés ? Le poids des insanités qu'agglutinent chaque jour ces chroniqueurs, ces prêtres défroqués de toute humanité parce qu'enfermés à

LA PORNOGRAPHIE

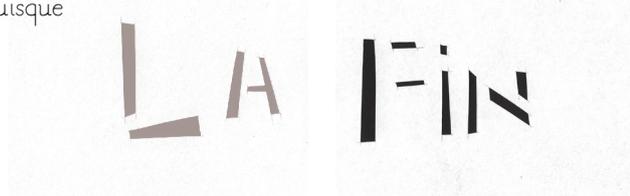
de leur pouvoir, qu'il soit médiatique, financier, culturel ou politique ?
Comment, avec ça, la fée insouciance peut-elle espérer trouver place en nos vies ?
Comment devenir léger ? Comment, chaque matin, porter le poids du monde pour le voyageur du RER A en direction de Boissy-Saint-Léger ?
Et d'abord qui est saint Léger ?
Évêque d'Autun au VII^e siècle qui, pour épargner la destruction de sa ville, se fit crever les yeux, couper les lèvres et trancher la langue après s'être livré lui-même à ses ennemis. C'est vers lui donc que, quittant La Colline, je me dirige chaque soir pour rentrer chez moi. Atlas le matin, saint Léger au soir, beaucoup d'entre nous oscillent ainsi de l'un à l'autre.

« Je suis résolu à offrir mon corps au glaive plutôt que de souiller mon âme par une honteuse infidélité. »

Alors Léger dit adieu à tous ses frères, marcha vers les portes, les fit ouvrir, et se présenta à ses ennemis.

Vie de Léger, Évêque d'Autun.

La traversée de l'épreuve a l'avantage de nous révéler qui nous sommes et dans quoi nous sommes englués. La réussite de notre époque aura été de nous convaincre de notre inéluctable situation : puisque



est proche,

que



et que le combat ne mène à



achetons-nous des fringues de luxe et si nous n'en avons pas les moyens, un réfrigérateur fera très bien l'affaire!

La consommation comme consolation d'un mal incurable.

Mais quand beaucoup ont de moins en moins les moyens de cette consolation, quand la consolation est impitoyablement déterminée par les soldes et les interminables files des *Blacks Fridays*, on peut conclure que la perspective d'une vie intérieure, à l'image de saint Léger, comme mode de résistance aux brutalités des injustices, est définitivement reléguée au temps du Jurassique. Depuis longtemps école et culture ont de moins en moins vocation à faire poindre l'horizon d'une vie poétique à l'esprit de qui que ce soit.

Mais quelle époque n'a-t-elle pas eu la sensation de sa fin ?

Quelle époque a-t-elle jamais su s'aimer ?

Quelle est donc l'épreuve de la nôtre ?

Quelle est mon épreuve ?

Celle qui me permettra de me transformer ?

La tête qu'Atlas a dû faire lorsqu'il s'est rendu compte que la Terre tenait toute seule et que depuis un temps éternel il portait une charge à laquelle il a eu le malheur de croire. Newton sauva Atlas et la loi de la gravité générale lui rendit sa liberté. Avec la pandémie du covid quelque chose a tremblé sur son socle et ce tremblement a suffi pour nous donner aussi conscience qu'il existait des échappées à la mécanique qui nous enchaîne : ouvrir un livre, lever le regard vers un arbre, marcher avec un ami. Un rien a suffi pour nous montrer que nous ne sommes pas condamnés. Mais tout cela semble déjà oublié. Le temps s'est refermé. Pourtant, seul le temps permet de comprendre comment une telle épreuve, dont nous ne savons pas si nous en sommes sortis ou non, nous a transformés, ce que nous en avons gagné, ce que nous avons perdu et à la faveur de quoi s'est perdu ce qui s'est perdu. Nous voici dans l'obligation de découvrir ce que nous sommes devenus, mais, hagards, nous nous sommes ré-enterrés, rechargés des mêmes poids. Atlas toujours, aliénés à nos poids. Comme si incapables d'imaginer autre chose que l'écrasement.

L'art peut-il participer à contrer ce mouvement ? Ralentir ? En créant lui-même autrement ? Si le théâtre est toujours là, si les mots sont encore là, nous ne savons plus ni ce que représente le théâtre ni ce que les mots peuvent encore avoir comme valeur. S'il est vrai que La Colline est le théâtre dédié aux écritures contemporaines, quel est ce contemporain auquel on se dédie ?

Quel est

CONTEMPORAIN qui nous regarde ?

Quelle est la douleur contemporaine ? Que faut-il écrire pour écrire le contemporain ? Que faut-il écrire dans le sens de Que faut-il porter ?

Il sera toujours plus rapide de penser que l'Autre m'empêche de vivre, il sera toujours plus satisfaisant de trouver la répartie qui lui clouera le bec. Il sera toujours plus facile d'être

LE PLUS FORT.

Il sera toujours plus agréable d'avoir raison, toujours plus conservateur d'être du bon côté. Il sera toujours plus responsable de mettre des lignes rouges à notre humanité.

Le théâtre, dans sa manière d'exister, si durable, si entêtée, reste vivant à travers sa capacité à aller à l'encontre des morales de son temps. C'est là son front espiègle, sa beauté fugace et évanescence.

CAMBÉLON INVERSE,

il est cette croisée des chemins où il peut y avoir l'Autre,
prenant toujours les couleurs opposées à son temps.

L'Autre,
Fée d'entre les fées,
Épreuve invisible qui efface le poids,
Chemin interminable allant du point A au point B.

Aimer est le geste le plus révolutionnaire qui soit.

Wajdi Mouawad